

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 FEVRIER 1891

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc.—Poésie : La vie universelle, par Henri Roulland.—En passant, par Un Etudiant.—Hawaii, par J.-N. Pouliot.—Pour l'amour de Dieu, par Mlle A. Dedler.—Notes historiques.—Poésie : Sonnet, par C. Philippe Beaulieu.—Types, par Ed Aubé et Benjamin Sulte.—La coupe, par Miss E. Ehrstone.—Les écrivains de toutes les littératures.—Terrible catastrophe à Saint-Roch de Québec.—Cercle Dollard.—Primes du mois de janvier.—La marine américaine.—Poésie : Sur la pluie, par Louis de Saintes.—Chronique des voyages : De Paris au Tonquin par terre.—Pluie de sang, par Henri de Paraille.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de l'historien George Bancroft.—La marine américaine : Le *Do'phin*.—Kalakaua I, roi d'Hawaii.—Terrible catastrophe à Saint-Roch de Québec : Vues des ruines.—Le voyage d'exploration au Thibet du prince Henri et de M. Bonvalot : Le transport des bagages.—Portraits : le père de Deken, M. Bonvalot, le prince Henri d'Orléans.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	-	-	-	\$50
2 <sup>me</sup> "	-	-	-	25
3 <sup>me</sup> "	-	-	-	15
4 <sup>me</sup> "	-	-	-	10
5 <sup>me</sup> "	-	-	-	5
6 <sup>me</sup> "	-	-	-	4
7 <sup>me</sup> "	-	-	-	3
8 <sup>me</sup> "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

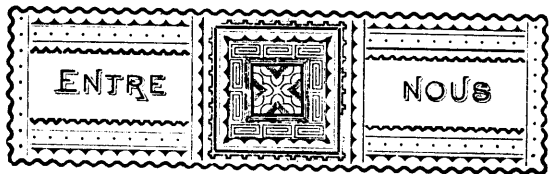
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUATRE-VINGT-TREIZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 7 MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



L m'arrive rarement de relever les fautes de français que me font faire les typos dans mes causeries, je sais combien il leur est parfois difficile de lire ma copie, et je connais trop mes lecteurs pour supposer un seul instant qu'ils me croient capable d'écrire les énormités que l'on fait paraître parfois sous ma signature.

Dans mon dernier *Entre-Nous*, il a cependant été publié une phrase que je tiens à rétablir telle que je l'ai écrite, car la faute est vraiment trop grossière et pourrait faire croire que je nourris des sentiments anti-français,—idée si colossalement folle que je ne devrais même pas m'y arrêter un seul instant.

Voici la phrase telle que publiée :

"Non, il ne faut pas pousser les choses à l'extrême. Sortez, au contraire, regardez, observez, écoutez et... taisez-vous. Plus tard, vous ferez un livre sur tout cela, comme le fait malheureusement nombre de Français qui passent trois mois ici et qui vivent et jugent mal."

Or, j'ai écrit :

"... Plus tard, vous ferez un livre sur tout cela comme le font malheureusement nombre de Français qui passent trois mois ici et qui voient et jugent mal."

Ce qui n'est plus du tout la même chose.

Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai tenu à rectifier.

On me fait dire aussi que le duc de Bedford vivait au quatrième siècle au lieu du quinzième, mais la date de 1430 est heureusement citée exactement et contredit l'anachronisme épouvantable qu'on me fait commettre.

\*\* On vient de faire aux Etats-Unis une découverte qui nous intéresse d'une manière toute particulière

"Une découverte des plus importantes, dit un journal américain, vient d'être faite à La Salle, Illinois. Ce sont les restes de Henri de Tonti, à la main de fer. C'est en creusant les fondations d'un nouvel édifice que l'on a trouvé un squelette de haute taille, des débris d'armes assez bien conservés et une main de fer ou plutôt de bronze, avec joints d'acier.

"D'après les antiquaires, l'identité de ces restes est parfaitement reconnue."

Le chevalier de Tonti, était fils de Lorenzo Tonti, l'inventeur des emprunts en rentes viagères qui reçurent le nom de *tontines*. Il avait servi en Sicile, où il avait eu une main emportée par un éclat de grenade, et "il s'en était fait mettre une de fer, dont il se servait très bien" dit Charlevoix.

Le prince de Conti qui le protégeait, recommanda le chevalier de Tonti à Cavalier de La Salle et tous deux s'embarquèrent pour la Nouvelle-France le 14 juillet 1678.

Le frère du chevalier servait déjà au Canada depuis quelques années et y est mort avec le grade de capitaine.

L'homme à la main de fer fut le lieutenant de La Salle jusqu'à la mort de celui-ci et l'accompagna dans ses grands voyages de découvertes. Resté seul, abandonné de ses compagnons de route, le chevalier de Tonti se fixa chez les Illinois où il vécut de sa chasse et de la vente de ses pelletries. C'est dans une de ses excursions qu'il rencontra d'Iberville, en 1700, à l'embouchure du Mississipi.

On n'a pas de renseignements sur les dernières années de sa vie, et quelques auteurs le font mourir à Mobile, mais cette assertion serait évidemment erronée si la découverte qui vient d'être signalée est exacte, comme tout porte à le croire.

Il y a là matière à recherches.

\*\* Faire un livre sur les progrès qui se seront accomplis dans cent ans, vers l'an 2000 par exemple, n'est pas exploiter une idée précisément neuve, car les écrits de ce genre abondent ; chaque journaliste a fait le sien en deux cents pages et chacun de nous en a rêvé un en dix minutes.

Je viens cependant de lire le dernier paru, et la manière dont le sujet est traité justifie l'énorme succès qui l'a accueilli.

Qu'il me suffise de dire qu'on en a vendu 400,000 exemplaires en un mois.

L'auteur, M. Bellamy, un américain, débute à peu près de la même manière qu'Edmond About, dans *L'Homme à l'oreille cassée*. Il s'agit d'un jeune homme, âgé de trente ans environ, qui ne se réveille qu'en l'an 2000, à Boston, où il est né et où il a vécu du reste.

Tout est changé, Boston n'est plus le même ; il reconnaît bien la topographie des lieux, mais c'est une toute autre ville qui en occupe l'emplacement.

Après lui avoir fait voir le panorama du Boston neuf, son compagnon, le Dr Leete, lui demande quelle différence le frappait le plus.

—Pour parler des petites choses avant les grandes, répondit le *jeune vieillard*, âgé de cent quarante ans et qui n'en paraît avoir que trente, je crois vraiment que ce qui m'a frappé le plus au premier regard, c'est l'absence complète des cheminées et de leur fumée.

—Ah ! s'écria son compagnon, j'avais oublié les cheminées ; il y a si longtemps qu'on ne s'en sert plus chez nous ! Voici plus d'un siècle que les procédés rudimentaires dont vous dépendiez pour produire le charbon sont hors d'usage.

—En général, reprit le ressuscité, ce qui me surprend encore dans notre ville, c'est la prospérité matérielle qu'implique sa magnificence.

—Je donnerais beaucoup, dit le docteur Leete, pour pouvoir jeter un seul regard sur le Boston de votre époque. Sans doute, les villes d'alors étaient d'assez vilaines machines. Quand même vous auriez eu le goût ou l'envie de les faire belles (et je n'ai pas l'impolitesse d'en douter), la pauvreté générale, résultant de votre système industriel si défectueux ne vous en aurait pas laissé les moyens. Bien plus, l'individualisme excessif qui régnait à cette époque était incompatible avec un véritable développement de l'esprit public. Le peu de richesses dont vous disposiez servaient exclusivement au luxe privé. Aujourd'hui, au contraire, l'emploi le plus populaire de l'excédant de la richesse publique, c'est l'embellissement de la ville, dont tous jouissent au même degré.

Je vous cite ce fragment de conversations pour vous faire comprendre la portée de l'œuvre de M. Bellamy. Ce début qui touche aux progrès matériels, ne contient rien qui ne soit admissible, car il est évident que nous marchons à grands pas dans cette voie. Mais on comprend par la dernière observation du docteur Leete que de grandes réformes ont dû s'opérer dans le monde social.

C'est là en effet le point de résistance de cet écrit, la solution du problème social qui nous agite, nous fait penser et souvent rêver, et c'est en cela que l'ouvrage de M. Bellamy est vraiment des plus curieux et des plus intéressants.

Après s'être reposé des étonnements que lui procurent les progrès scientifiques, Julian West, le héros de l'aventure revient aux idées que l'on discutait de son temps en 1887, avant son grand sommeil.

—... Quelle solution, dit-il, si solution il y a, avez-vous trouvée pour la question ouvrière ? C'était notre énigme au dix-neuvième siècle, et quand je m'endormis, ce sphynx menaçait de dévorer la société parce que la solution se faisait attendre. Je ne regretterai pas d'avoir dormi cent ans pour apprendre de vous la solution de ce problème, si toutefois vous l'avez trouvée.

—Comme une pareille question n'existe plus, répondit le docteur, et qu'il n'y aurait même pas moyen qu'elle surgît à nouveau, je crois que nous pouvons nous flatter de l'avoir résolue. Certes, la société aurait bien mérité d'être dévorée si elle n'était venue à bout d'un problème aussi simple. En somme, on peut dire que la société n'a même pas eu besoin de le résoudre ; il s'est résolu tout seul ! La solution fut le résultat du progrès industriel qui ne pouvait pas se terminer autrement. Le rôle de la société consistait simplement à coopérer avec cette évolution dès que la tendance en eut été déterminée avec certitude.

—Mais, à l'époque où je m'endormis, aucune évolution de la sorte n'avait été reconnue.

—Ainsi, selon vous, même à cette époque avancée du dix-neuvième siècle, on ne se doutait pas, en général, du caractère de la crise qui menaçait la société ? Je ne mets pas en doute votre témoignage. L'aveuglement de vos contemporains par rapport aux signes des temps est un phénomène commenté par plusieurs de nos historiens, et pourtant il y a peu de faits historiques aussi difficiles à comprendre, tant étaient visibles et frappants les symptômes d'une transformation prochaine. On ne peut s'imaginer qu'ils aient passé inaperçus sous vos yeux, et vous avez bien dû soupçonner que ces désordres indistincts, ce mécontentement si généralement répandu, la misère de l'humanité, étaient des présages significatifs d'un grand changement !

—Nous sentions fort bien que la société traînait l'ancre et qu'elle était en passe de s'échouer. Où